SAINT LUC MEDICAL

)69 N° 6

SOMMAIRE

retraite d'orval 1969 : foi et contestation

Avant Propos

Tous ceux qui ont assisté à la retraite d'Orval, liront avec intérêt le texte que le Père Christian a eu l'obligeance et la grande patience d'écrire à notre intention. Les autres y trouveront la réponse aux importantes questions qui furent posées à l'animateur de cette rencontre.

— Le Christ ressuscité est le fondement de notre Foi.
— Dans ce monde en contestation, que reste-t-il à croire ?
— Comment envisager le problème de la souffrance, autrement dit le scandale du mal.

Avoir foi dans la Personne du Christ ressemble beaucoup à l'intensité des sentiments qu'éprouve le grand malade confiant dans son médecin, non seulement homme de science mais aussi, s'il est conscient du sens de sa profession, homme dévoué au service de son malade. On peut faire un parallèle entre les relations Christ-Chrétien et malade-médecin. Que de nuances et de degrés dans le lien entre les partenaires !

Le Père Christian, dans sa langue simple, convaincante et profonde nous fit comprendre combien notre profession constitue une des plus nobles formes de collaboration avec Dieu pour la construction du monde. Nous soulageons les souffrances humaines, rendant du même coup les hommes plus capables de répondre à leur vocation. C'est avec un grand plaisir que nous publions ce texte car il sera pour nous une lecture très utile. Nous remercions encore vivement le Père Christian de son travail réalisé avec le souci de nous faire comprendre notre condition humaine dans un monde décidément déséquilibré.

Dr. R. D.

Les notes qui suivent reproduisent, en les transformant à peine, les causeries autour desquelles s'est articulée notre récollection des 7-8 juin. Sans doute paraîtront-elles un peu sèches à ceux qui y ont participé : il y manque ce climat de retraite qui les incorporait à notre prière et à nos échanges, dans le calme reposant d'Orval. Puissent-elles néanmoins faire plus que raviver de bons souvenirs. Nous les avons distribuées en trois chapitres, correspondant aux trois causeries de la récollection, centrées sur le thème de la foi. Comme nous nous sommes efforcés de répondre aux questions des retraitants, le lecteur ne doit pas tellement s'attendre à trouver ici un exposé systématique, mais quelque chose de plus circonstancié, de plus vivant. En effet, plus que d'une étude spéculative, il s'agit de retracer quelques traits essentiels de la *physionomie du croyant actuel :* la résurrection de Jésus-Christ, fondement de la foi ; comment s'orienter dans les remous de la « contestation » ? ; le croyant face à l'épreuve de la souffrance et de la mort.

I. - CHRIST RESSUSCITE FONDEMENT DE NOTRE FOI.

Ce premier sujet est très important. Je me propose de le développer en trois points qui ont pour but de bien poser le problème : comment la foi conduit-elle au salut ? Quelles sont les diverses acceptions du mot CROIRE ? Comment le Christ ressuscité est-il au centre même de notre foi ?

a. Foi et Salut.

Dans une récente encyclique du Pape Paul VI, j'ai lu ces mots : « l'Eglise est une institution qui apporte le salut par la foi et les sacrements ». (1) Nous savons tous que Dieu n'a besoin de personne pour accomplir ses desseins sauveurs. Mais, en lisant cette affirmation pontificale, j'ai eu un premier moment de surprise : pourquoi donc le Pape parle-t-il ainsi ? De prime abord, je trouvais cela plutôt décevant. Pourtant, après avoir beaucoup réfléchi à cette formule, elle me paraît d'une profondeur extraordinaire. Je suis heureux que le Pape ait rappelé cela. Parce que c'est VRAI.

La constitution LUMEN GENTIUM — un chef d'œuvre du Concile Vatican II, que vous devez absolument lire et relire, malgré son aridité — souligne la liberté avec laquelle Dieu propose à tous les hommes le Salut. Bien que tous soient « ordonnés au peuple de Dieu » (2), un grand nombre ne connaîtra jamais explicitement l'Evangile, voire Dieu lui-même ; et pourtant « ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Evangile du Christ et son Eglise, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience la leur révèle et la leur dicte, eux aussi peuvent arriver au salut éternel » — « A ceux-là mêmes qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenus à une connaissance expresse de Dieu, mais travaillent, non sous la grâce divine, à avoir une vie droite, la divine Providence ne refuse pas les secours nécessaires à leur salut » (3).

Ainsi tous ces hommes obéissent à la voix du Seigneur *non reconnu,* mais cependant *connu* à travers l'obscurité de leur conscience. — En effet, je puis *connaître* quelqu'un sans *reconnaître* qui il est — les disciples d'Emmaüs *connaissaient,* bien sûr, le voyageur rencontré en chemin, et avec lequel ils firent route jusqu'à leur village : pourtant, ils *ne savaient pas que c'était Jésus,* car « leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître » (Luc XXIV. 16) (4). Le passage de « Lumen Gentium » que j'ai cité plus haut, est donc l'illustration de cette célèbre parole de Saint Paul : « Dieu *veut* que *tous* les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » — (I Tim. II 4).

Si le Seigneur veut effectivement le salut de tous, il doit leur donner à tous le moyen d'y parvenir. De son côté Saint Jean écrit : « Il était la lumière véritable qui éclaire *tout homme* venant en ce monde » (Yo. I.) Personne n'en est exclu. Si un seul homme était exclu du salut, ce serait une grande défaite pour Dieu : ou bien sa toute puissance serait prise en défaut, ou bien il manquerait de suite dans ses idées. — Ainsi donc, il n'existe *pas un seul* être humain à qui il n'est pas donné de parvenir au salut. Or parvenir au salut, cela signifie : être capable de choisir ou de refuser le Seigneur qui se propose-... Pas un seul être humain ne se voit refuser de pouvoir librement choisir d'appartenir à Dieu.

Mais alors, à quoi bon l'Eglise ? Pourquoi le Christ est-il venu sur terre ? N'est-ce pas un luxe inutile ? Eh bien, non ! A travers l'Eglise, Dieu se laisse reconnaître. Avouez qu'il est plus intéressant de vivre dans la lumière que d'être obligé de tâtonner pour trouver son chemin. S'acheminer vers le Seigneur dans la foi, dans l'Eglise, c'est être dans la lumière. — C'est savoir qui nous appelle, c'est le reconnaître, c'est être capable de lui répondre en connaissance de cause. — Au contraire, faire le chemin en n'ayant pour guide *que* la conscience, c'est aller vers le Seigneur dans l'obscurité et dans le brouillard. Je me souviens de ce mot de Jean Rostand : « Que l'insatisfaction de l'esprit soit notre lot, qu'il faille nous résigner à vivre — et à mourir — dans l'anxiété et dans le noir, telle est une de mes certitudes. » (5) Il se rend compte qu'il est dans l'obscurité, mais il a quand même le courage de marcher. On pourrait citer d'autres exemples aussi nobles. Ces gens pressentent que nous avons une lumière dont ils sont privés (6).

Vous entrevoyez maintenant où doit prendre racine le *sens missionnaire* chez le chrétien. — Si arguant que le salut est accessible à tous, quelle que soit leur croyance, nous pouvons accepter qu'autour de nous des gens restent dans l'obscurité et s'avancent à tâtons, nous n'avons pas le cœur très bien placé — Oui, le devoir missionnaire du chrétien trouve ici sa justification (7). — Quand on a reconnu dans le Christ la source du vrai bonheur, on ne peut se résigner à le laisser caché. — Or le Christ a voulu avoir besoin de nous pour être reconnu des hommes : jamais il ne se proposera à qui que ce soit par une révélation particulière qui ferait en quelque sorte l'économie de notre témoignage. — Telle est notre immense responsabilité dans le monde où nous vivons : si nous nous taisons, les hommes ne pourront rejoindre le Christ que dans l'obscurité. — De plus pour être de vrais missionnaires, nous ne pouvons nous contenter de parler — : notre parole doit être portée par toute notre vie — tel est le témoignage — absolument nécessaire à toute vie chrétienne qui se veut authentique.

Le Concile a trouvé, pour le rappeler de très fortes expressions : « La vocation chrétienne est aussi *par nature,* vocation à l'apostolat... Un membre qui ne travaille pas selon ses possibilités à la croissance du corps doit être réputé inutile à l'Eglise et à lui-même ». (8)

Ainsi, le Christ a besoin de témoins, et pas seulement de propagandistes.

« Ce qui sépare radicalement l'apôtre du propagandiste, c'est le second, second persuade ou recrute, tandis que le premier témoigne et transmet la vie. L'abîme qui les sépare est immense » (9). Ceci nous amène au second point.

b. Qu'est-ce que croire ?

En effet, à travers ce que je viens de dire, vous pressentez déjà que le mot CROIRE signifie bien davantage qu'une simple adhésion intellectuelle.

Dans l'évangile, ce mot est employé dans trois acceptions différentes : il y a d'abord : *croire à quelque chose* — c'est à dire adhérer à une affirmation reconnue comme vraie : on croit à son journal, on croit à une nouvelle —.

Par contre, *croire quelqu'un,* au sens transitif du terme, c'est reconnaître que cette personne est digne de confiance, qu'elle est vraiment témoin de la vérité —. Nous avons ici un des aspects essentiels de la foi chrétienne : je crois ce que Dieu me dit, parce qu'il est digne de ma confiance. — Mais l'aspect intellectuel est encore prédominant et nous devons faire un pas de plus : passer de l'adhésion à la vérité, à l'adhésion à la personne. C'est : *CROIRE EN QUELQU'UN* — ou encore s'en remettre totalement à lui — Ici un lien se crée, qui dépasse beaucoup une attitude de l'esprit, et qui est un engagement personnel. Nous retrouvons ces trois acceptions dans le court passage de Jean XIV (11-12). Mais il y a dans le même Evangile une scène encore plus significative ; celle que l'on désigne souvent comme le *second signe de Cana* (Jean IV 46-54). En voici l'essentiel :

Jésus circule dans les environs de Cana, en Galilée. Un officier de Capharnaüm l'apprend ; il monte à sa rencontre et lui dit : mon fils est gravement malade, viens le guérir. Remarquez que l'officier ne se serait pas mis en route s'il n'avait eu confiance en Jésus, s'il ne l'avait regardé comme une sorte de guérisseur, détenteur d'un mystérieux secret. Cette attitude n'est pas dépourvue de superstition ; l'officier espérait que Jésus le suivrait, qu'il ferait sur l'enfant quelques signes plus ou moins magiques — On le comprend — que ne ferait-on pas pour un

gosse malade, condamné par la science médicale... ! (10). Mais Jésus réagit vigoureusement : « si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas ! » A cet accueil plutôt sec, l'homme riposte en suppliant : viens vite avant que mon enfant ne meure ! — Jésus répond : « va, ton fils vit » ! A ce moment même l'officier est complètement retourné ; l'Evangile commente en disant : « il *crut à la Parole* que Jésus avait dite ». — Premier stade de la Foi : croire à la Parole — croire que Dieu ne trompe pas. L'officier ne demande rien mais il se met en route. Bientôt il rencontre ses serviteurs qui lui annoncent la bonne nouvelle, il s'enquiert de l'heure reconnaît le prodige — et nous dit l'Evangile, « *Il crut* — lui et tous les siens. Ainsi est-il passé d'une *croyance,* encore très superstitieuse, à la *Foi* qui engage tout l'être, en passant par ce stade essentiel : la Foi à la Parole — . Jésus a consacré une bonne partie de son ministère à proclamer la Parole. — Il s'est choisi des disciples pour porter la Parole (12), afin d'amener les hommes à la reconnaissance, — à le reconnaître comme Sauveur et à se donner à Lui : « L'œuvre que Dieu vous demande, c'est *de croire en celui* qu'Il a envoyé ». (Jean VI. 29)

CROIRE EN QUELQU'UN... Il s'y ajoute nécessairement une notion qui dépasse l'adhésion simplement intellectuelle : une notion d'engagement — d'amour. D'ailleurs, ceux d'entres vous qui ont l'expérience de l'amour conjugal le savent bien : vous croyez en votre mari, ou en votre femme, sinon... ce serait dommage ! Ainsi ne peut-on, en dernier ressort, exprimer le mystère de la Foi que dans des termes empruntés au langage de l'amour. Pourtant on en était souvent arrivé à réduire la Foi chrétienne à ses composantes intellectuelles et ses expressions à un conformisme où ne se retrouvait plus guère la chaleur de l'engagement. — Ainsi les sacrements, ces gestes humains si caractéristiques, que Jésus avait laissés aux croyants comme des expressions privilégiées de la foi personnelle et communautaire, comme une communion existentielle à son œuvre de salut, les sacrements dis-je, ont été réduits à un confor misme vide. —

Il nous faut retrouver dans les « Signes sensibles » la vérité du geste humain pour qu'ils redeviennent vraiment expressifs de ce lien personnel qu'est la foi. — Et il n'y a de vérité que là où le geste extérieur est réellement significatif d'une attitude intérieure, décidée à se manifester dans tout le comportement quotidien. Là où cette hiérarchie des valeurs n'est pas respectée, il ne faut pas s'étonner de la désaffection qui s'en est suivie à l'égard des Sacrements, surtout chez les jeunes, peu disposés à se livrer à une religion qui avait fini par ressembler très fort à une superstition.

Peut-être en est-on progressivement arrivé là parce qu'on a délaissé le Dieu de l'Evangile pour celui des philosophes. — Même de très grands théologiens n'ont pas su éviter tout à fait cet écueil. — Pourtant, Dieu sait combien nous, théologiens, nous devons être humbles en parlant de Lui. — Quand nous disons qu'Il est pur esprit, nous reconnaissons qu'Il est le Tout-Autre par rapport à nous ; quand nous le proclamons infiniment parfait, nous n'avons plus aucun point de comparaison, nous qui sommes... parfaitement imparfaits !

« L'idée de Dieu, rappelait J. J. Latour, est transcendante ; on ne peut l'élaborer qu'en terme d'un processus de dépouillement (au delà de toute représentation, même biblique) — » Il soulignait l'indigence d'une foi incapable de dépasser les mots, les gestes les préceptes — et il ajoutait : « presqe toutes les négations théoriques de Dieu portent sur un Dieu représenté et dégradé » (13) Oui, à force d'assimiler Dieu à un être immuable, immobile, on a fini par le dépersonnaliser, par en faire une chose lointaine. Alors que Dieu est le tout-proche — Il est « entre nous », me disait un jour un ouvrier. Il est le Tout-Autre, certes, mais tellement près de chacun de nous ! Il a même voulu se manifester tel qu'Il est, en vivant au milieu de nous l'expérience, l'aventure humaine : c'est cela le *Christ,* le Dieu de l'Evangile. Et pour nous il n'y en a pas d'autre. Vous savez que les premiers chrétiens furent considérés par les romains comme des athées parce qu'ils refusaient de reconnaître d'autre Dieu que le Christ. — Ce fut même le principal chef d'accusation de certaines persécutions : on en était venu à mettre sur le compte de ces « athées » les déboires subis par l'empire, et attribués à la mauvaise humeur des dieux. Un des plus beaux exemples est celui de Saint Polycarpe, évêque de Smyrne au milieu du second siècle. — Conduit dans l'amphithéâtre au milieu duquel un bûcher avait été allumé, il fut invité par le personnel à haïr les athées. — « Je hais les athées » répondit-il. — Trouvant la réponse ambiguë, le magistrat poursuivit : « Maudis Jésus-Christ » — A quoi l'autre rétorqua : « Voici plus de 80 ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal » et il refuse d'obtempérer — ce qui lui valu d'être précipité au feu, séance tenante — Ces faits ont été relatés par les témoins oculaires dans une lettre qui nous a été conservée. Il nous faut arriver à retrouver cette attitude — cette humilité. Trop souvent même notre effort théologique a été tenté de vouloir en savoir sur Dieu plus que le Christ lui-même et à inventer bien des choses sur lesquelles l'Evangile ne souffle pas mot. Pourtant Jésus disait : « Nul ne vient au Père que par moi » (Jean XIV. 6) — et encore : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui auquel le Fils aura voulu le révéler ». (Math. XI. 27) — Nos affirmations sur Dieu avaient souvent fini par rendre le Christ passablement encombrant, voire inutile. Quelle place

occupe-t-il réellement dans le cœur et la vie de tant de « chrétiens », c'est-à dire d'homme qui se réclament de Lui. Il nous faut en revenir à l'Evangile — au Dieu de l'Evangile. Alors que le Dieu philosophique est seulement une idée, celui de l'Evangile est une Personne — une Personne qui nous appelle, nous interpelle sans cesse. — Tout ce qui a trait à la foi ainsi redécouverte ne peut se formuler que dans des termes de relations interpersonnelles. Certes, il importe de concevoir avec exactitude qui est le Christ — et si je me refuse à réduire la foi à un ensemble de vérités dogmatiques d'ordre intellectuels, je me refuse tout autant à en faire abstraction ; — je ne puis entrer en relations avec le Christ qu'en Le connaissant par ce qu'Il a dit de Lui, par ce que la méditation amoureuse de son Eglise m'a transmis sur Lui. — Mais il s'agit de dépasser le stade du raisonnement : « l'amour a ses raisons que la raison ne peut comprendre » (Pascal) — Il ne raisonne pas, mais il se « signifie ». —

D'ailleurs, à vouloir réduire la foi à une attitude intellectuelle, on dessèche le cœur, qui, naturellement, se tourne vers d'autres réponses. — Ainsi s'explique la réaction de beaucoup de gens, surtout des jeunes, contre les conformismes auxquels avait fini par se réduire la religion de leur enfance. Ils se sont réfugiés dans une sorte de déisme vague, d'allure plus ou moins panthéiste, non exempt de superstition, qui prend les formes les plus diverses. Ici, la destination fondamentalement religieuse de l'homme (l'homme est un animal religieux) est réduite à un instinct religieux, de la même manière que l'amour peut se réduire à un instinct. — Caractéristiques de l'être qui n'est pas encore véritablement adulte et qu'une vague angoisse pousse à rechercher des sécurités. Au fond les vrais croyants, les croyants adultes, ne sont pas si nombreux ; plus rares encore, les vrais athées, ceux dont l'athéisme se situe au terme d'une réelle maturation. — Ce manque de maturité religieuse est encore discernable dans une toute autre direction, celle qui pousse certains à s'attacher plus au contenant qu'au contenu, aux formulations de la vérité qu'à la vérité elle-même. — Elle provoque, chez ceux qui en sont là, une véritable panique, qui se présente souvent comme une plus grande fidélité à l'Eglise. Bien plus, au moment où celle-ci cherche des expressions plus adéquates à la doctrine, au culte, ces chrétiens lui reprochent un certain relâchement ; ils finissent par être, comme on dit, « plus catholique que le Pape ». En réalité ils ont tellement identifié la foi et ses formulations que, celles-ci étant mises en question, ils ont l'impression que leur foi même est absente, qu'elle risque de s'effondrer. D'où leur réaction souvent si agressive. — Il faut les comprendre, ces chrétiens ; ils ont droit à tout notre respect, à notre aide... Le meilleur service que nous puissions leur rendre est naturellement de les amener à

un véritable approfondissement. Mais il faut avouer que l'attitude cavalière et téméraire de certains chrétiens, voire de certains prêtres n'a pas toujours été faite pour arranger les choses.
Pour conclure cette partie, répétons en insistant que tous, nous sommes appelés à un approfondissement à un assainissement de notre foi — sinon celle-ci finira par ne plus être qu'une forme vide, faisant obstacle entre le Christ et nous.
Et ceci me remet dans l'esprit un mot de Jésus qui, chaque fois que j'y pense, me transperce le cœur. Il se situe au terme d'une petite parabole sur la prière : « Quand le Fils de l'homme reviendra sur la terre, trouvera-t-il la foi sur terre ? » (Luc XVIII 8) — Question que je me pose souvent à moi-même. Jésus me paraît parfois si loin... mais n'est-ce pas moi qui suis loin de Lui ? Ai-je réellement ce cœur croyant qui me permettrait de le *reconnaître* dans chacune de ses nombreuses rencontres ? *Un cœur de croyant*... car, au fond, la Foi n'existe pas comme telle ; il n'existe que des croyants ! Aussi on ne soulignera jamais assez l'importance qu'il y a à concevoir la foi chrétienne dans la perspective de l'Evangile et à ne pas se laisser prendre au piège d'une confusion entre religion et philosophie ou attitude religieuse.

c. La Foi et les signes. Le Christ ressuscité.

Puisqu'elle est avant tout du domaine des relations interpersonnelles, la Foi se fonde plus sur des SIGNES que sur des raisonnements ou des « preuves ». — Vous ne parviendrez jamais à donner une démonstration mathématique de l'existence de Dieu — aussi bien que de son inexistence. Bien plus « dès qu'on consent à reconnaître à la raison la valeur de suprême critère c'est le rationnalisme, et non la foi qui doit en tirer profit ». Si bien qu'on peut se demander très sérieusement dans quelle mesure « la théologie à prétention rationaliste n'a pas joué un rôle beaucoup plus décisif que les connaissances scientifiques conçues avec un esprit positiviste », dans la perte de la foi de beaucoup de chrétiens depuis plus d'un siècle (14).
Actuellement, on se rend compte que l'argument rationnaliste est aussi inefficace quand on veut démontrer que Dieu n'existe pas. « La partie la plus vivante et la plus profonde de l'athéisme contemporain tend à se situer en quelque sorte en deçà du problème de Dieu. — La science suppose le monde donné et, par principe, se limite à lui. — « Dans un athéisme de conception scientifique « l'esprit humain ne prouve pas que Dieu n'existe pas : mais *il cesse d'en éprouver le besoin* » (15). Cette attitude est autrement redoutable, car elle réduit finalement l'homme à ses composantes psycho-biologiques. — Encore, cette négation, ce déracinement de toute aspiration à la transcendance ne se réalisent-ils pas sans violence (16) — Bien sûr,

il y a plusieurs moyens de neutraliser ce besoin de dépassement : le plus simple consiste à se noyer dans l'ivresse des distractions qui s'offrent à l'homme d'aujourd'hui ; ce n'est pas très noble ; quant aux procédés qui proviennent de la formation fondée sur l'esprit scientifique ou le raisonnement, ils ne sont pas plus déterminants et ne suppriment pas l'angoisse profonde de l'être. Au fond, de telles attitudes ne sont jamais spontanées et elles supposent toute une éducation (17). — Elles ne parviendront jamais à étouffer une aspiration aussi inviscérée en l'homme depuis qu'il existe.

Et c'est bien sur ce plan-là que se plaçait le Christ quand Il disait : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». (Jean XV. 5). Et nous voici ramenés aux *signes.* Le christianisme est une religion fondée sur les Signes. Jésus n'exige nullement des siens une foi sans fondement. — Mais Il ne contraint pas les siens à se plier à une logique implacable. Si la Foi qu'Il propose est de l'ordre des liens entre personnes, les fondements qu'Il en donne sont de même nature ; ils atteignent l'homme à un niveau infiniment plus profond, où ils ne font pas violence à sa liberté ; c'est un appel au dialogue (18).

Mais que sont les *signes ?* Il faut bien se garder de les confondre avec les prodiges et les miracles. En relatant l'activité missionnaire du Christ, et ses actions miraculeuses, Saint Jean n'emploie *jamais* le mot miracle, mais celui de *signe* revient souvent. Pour lui, Jésus ne fait pas de miracles pour la puissance qui s'en dégage mais *pour leur valeur de signes* (19) — En soi, le miracle n'a pas de force contraignante ; ainsi le bureau des constatations de Lourdes comprend des médecins non croyants. Témoins des miracles, ils reconnaissent le caractère scientifiquement inexplicable de ces « cures », ils sont conscients de leur lien avec le fait de Lourdes, mais c'est tout.

Ils constatent le prodige, ils ne discernent pas le *signe* — et leur agnosticisme n'est pas entamé, sans qu'on puisse le moins du monde soupçonner leur bonne foi. De nouveau : le Christ se propose, mais ne s'impose jamais. D'autre part, si tous les hommes de bonne volonté cheminent inconsciemment avec Lui, Il se fait reconnaître de qui Il veut et quand Il veut.

Ce n'est pas une question de mérites, mais de choix ; et nul ne peut contester au Seigneur cette liberté, ce serait nier la nature profonde de la Foi chrétienne (Jean VI 37, 44, 65).

Ainsi le miracle n'est pas en soi un signe. Bien plus, l'évangéliste nous a rapporté d'autres gestes et paroles du Christ, qui n'ont rien de miraculeux, mais qui sont explicitement appelés signes (Jean II 1-22 - VI 30-36).

Nous sommes ainsi amenés au plus important de tous les signes au signe par excellence : celui de la *résurrection de Jésus-Christ*. (MH. XVI. 4) —

Ici prenons garde avant tout de ne pas confondre cette résurrection avec une sorte de réanimation du corps, une récupération prodigieuse de celui-ci en vue d'un retour à une situation antérieure, modifiée seulement par la suppression de toutes les misères. Ce n'est pas cela la résurrection. Les ressuscités ont bien sûr leur corps, mais la condition de celui-ci est absolument nouvelle, car le propre de la vie éternelle est l'évacuation des limites imposées par le temps : il s'agit donc d'un *au-delà* et non d'un retour en arrière. La « résurrection » de Lazare, elle, était un retour en arrière ; c'était plutôt une réanimation et Lazare en a été quitte pour mourir une seconde fois... pour de vrai ! Ce miracle avait valeur de signe, il soulignait la toute puissance de Jésus sur la mort. — Mais, en ressuscitant, le Christ est allé au-delà de la mort ; cette résurrection est *plus qu'un prodige ou un miracle,* c'est l'aboutissement même de toute la création. Ainsi Jésus est le chef de file ; Il introduit toute l'humanité, tout l'univers, par delà la mort, dans « l'aujourd'hui de Dieu » — Si la résurrection du Christ était un miracle ou un prodige, elle serait une dérogation aux lois de l'univers et du même coup l'homme n'aurait pas été créé en vue de l'éternité ; il aurait été condamné aux limites du temps. — Le dessein de Dieu est autrement grandiose. Allez relire les pages admirables qu'y a consacrées Saint Paul : épitre aux Colossiens I, 15-20 ; aux Ephésiens I 3-10 (voir surtout : 10) ; II 4-7 ; Iere aux Corinthiens XV 20-28. — Un croyant devrait souvent relire et se remémorer ces lignes merveilleuses. Saint Paul, surtout dans I Cor. XV, est un admirable témoin du Christ ressuscité. Dans le même passage, d'ailleurs, il tente d'expliquer rationnellement la situation des ressuscités ; mais autre part, plus humblement, il se rappellera que « nul œil n'a vu, nulle oreille n'a entendu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (I Cor. 11-9). Mieux vaut adopter, nous aussi, cette discrétion, en nous souvenant qu'à vouloir dès maintenant tout savoir sur la condition de l'au-delà, nous marquons une appréhension assez peu en accord avec cette confiance absolue que Dieu attend de nous.

Mais, direz-vous, avons-nous vraiment la certitude que le Christ est ressuscité ? La réssurrection appartenant au monde de l'au-delà, nous n'en pouvons avoir que des signes. Et ici encore, notre foi repose, non sur le raisonnement mais sur le témoignage (voir I Cor. XV. 1-8) — Relisons ensemble les quelques lignes par lesquelles Saint Marc relate la mort du Christ, et remettons-les dans leur cadre historique. Mc XV 33-39). Dans leur simplicité, elles sont bouleversantes. L'évangéliste ici s'efface totalement devant les faits. On peut en juger par l'anecdote du vinaigre : Jésus venait de crier en hébreu : « Eli, Eli, lamma sabac-

tani ? — Les soldats romains, qui ne connaissaient pas l'hébreu avaient cru comprendre que Jésus appelait Elie ; dans la fièvre messianique de l'Israël d'alors, ce mot était dans toutes les bouches. Un soldat dit alors : « Laissez, nous allons voir si Elie viendra le délivrer » « Mais Jésus ayant jeté un grand cri expira ». — Ce cri impressionne le centurion comme un cri de victoire. Familier avec la mort de crucifiés il n'a jamais vu de pareil ; une telle maîtrise, une telle emprise sur la vie et la mort lui paraît au-delà des forces humaines et pour lui, Jésus est un être divin. —

C'est le sens qui se dégage de son exclamation : « Vraiment cet homme était un fils de Dieu ! ». « Il ne semble pas que l'aspect médical de la mort de Jésus soit définitivement expliqué. Les expériences faites en application des théories établies jusqu'ici sont restées naturellement très insuffisantes... Même si la mort de Jésus et son dernier cri ne constituent pas un prodige au sens strict du mot, ils contiennent tout de même quelque chose d'exceptionnel. D'après les documents anciens, en effet, un état prolongé d'épuisement total et d'inconscience précédait d'ordinaire la mort des crucifiés. En dehors de ces détails aussi, la façon dont Jésus mourut est unique. On n'y trouve rien de ce qui rendait la crucifixion si affreuse, c'est-à-dire les cris de fureur et de souffrance des malheureuses victimes pendant l'exécution, leurs malédictions farouches, et les explosions d'indicible désespoir... Cette mort donc fit sur le centurion qui surveillait l'exécution... et pouvait suivre exactement toutes les étapes du drame, une impression si puissante qu'il s'écria : « Vraiment... ». Il n'avait entendu parler que de la revendication de la filiation divine par Jésus... et il trouve dans sa mort exceptionnelle la preuve que son extraordinaire déclaration était digne de foi. » (20).

Sa victoire sur la mort, c'est sur la croix que Jésus l'a remportée. Le reste n'en est que la conséquence, mais n'est pas moins impressionnant pour autant : la découverte du tombeau vide (qui a tant frappé les disciples), l'expérience par les apôtres du Christ ressuscité et l'extraordinaire dynamisme qu'ils y ont puisé, — eux jusque là si pusillanimes — pour apporter au monde entier la bonne nouvelle.

L'histoire de l'Eglise au cours des siècles est dans la même ligne de même que le printemps nouveau suscité par Vatican II. Mais il y a plus encore : chacun de nous est appelé à faire l'expérience du Christ ressuscité. Elle est même indispensable pour faire de nous ses témoins adultes dans le monde d'aujourd'hui : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père. et je l'aimerai, *et je me manifesterai à lui* (Jean XIV-21).

Pour les disciples, le Christ a revêtu, dans cette manifestation l'apparence qu'il avait durant sa vie terrestre. Mais depuis la Pentecôte et jusque maintenant elle est autrement profonde, tout en s'adaptant à chacun ; et on peut la discerner clairement. Ainsi le plus grand don que Jésus puisse nous faire, c'est précisément cette sérénité pascale, par laquelle il nous fait partager sa victoire, et dans laquelle Il manifeste sa présence entre nous : « Dans le monde, vous aurez des tribulations — Mais ayez confiance, moi, j'ai vaincu le monde » (Jean XVI 33).

II. FOI ET CONTESTATION

Après nos réflexions sur l'essence même de notre foi, le second sujet que vous m'avez demandé de développer paraîtra très marqué par les contingences de notre époque. Mais nous sommes des êtres « incarnés », et sans cette référence au réel concret de notre vie, toute réflexion, si élevée soit elle, risque bien de rester suspendue dans le vide. D'autre part, parce qu'il rentre dans le vif de notre existence, le sujet est délicat et demande à être traité de manière très nuancée, pour ne pas heurter sans raison. Mais il ne me viendra pas à l'idée de l'éluder à cause de ces motifs.

Voici donc le sujet proposé :

Quand tout est contesté dans l'Eglise, que reste-t-il à croire ?

Nous pourrons aisément répartir ainsi les étapes de notre exposé : qu'est-ce que contester ? Qu'est-ce qui est contesté ?

a. Qu'est-ce que contester ?

Dans l'intervieuw déjà célèbre qu'il accordait au printemps dernier aux I.C.I., le cardinal SUENENS disait :

« Les vrais contestataires dans l'Eglise ne sont ni des révoltés, ni des gens écrasés par les structures, mais des témoins. Dans l'Eglise, ils font le procès du juridisme, mais non du droit, de l'Autoritarisme, non de l'autorité, du légalisme, non de la loi, de la Sclérose, non de l'ordre, de l'Uniformité, non de l'unité » (21). Les vrais contestataires sont des *témoins.* — « Contester » vient du latin cum-testari — qui veut dire : témoigner ensemble, témoigner avec, être témoin avec. Le vrai contestataire rend témoignage à la vérité, non en se retirant, mais en demeurant à l'intérieur même du groupe humain dont il met en question la manière d'agir. C'était exactement ce que faisaient les prophètes de l'Ancien Testament — Et aussi saint Jean-Baptiste. Et Jésus, lui-même, qui n'hésitait pas à mettre en question la manière de faire des chefs religieux de son temps, dans une

totale fidélité à la Loi. « Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir la Loi et les Prophètes » (Mtt V-17) Mais les pharisiens ne purent jamais accepter d'être contestés par quelqu'un qui n'avait pas même étudié dans leurs écoles :

« Comment cet homme connaît-il les Ecritures, lui qui n'a pas étudié ? » (J. VII 15). La pensée du Christ, sa doctrine, étaient passablement révolutionnaires — Pourtant, jamais le Christ des Béatitudes n'a voulu profiter de sa popularité pour provoquer ses auditeurs à la violence, pour les inviter à s'insurger contre les chefs — que du contraire (Mth. XXIII 2-3...) — Il est vrai que les chefs ne lui pardonnèrent jamais d'avoir osé contester leur exégèse de la Loi — et le peuple, l'abandonna plus tard, secrètement déçu, peut-être, de n'avoir pas trouvé en lui, celui qui les délivrerait du joug romain. — Le Christ ne s'est jamais laissé tenter par les succès faciles et la démagogie (Mth. IV I-II).
A ce propos, on peut ajouter que, si la contestation est très valable en certains cas, il faut également veiller aux moyens de l'exprimer. On a souvent raison dans *ce qu'on pense,* mais on est mis dans son tort par *la manière dont on s'exprime* — Les exemples abondent assez pour qu'il ne soit pas nécessaire de prolonger cette réflexion.

b. Qu'est-ce qui est contesté ?

Revenons au texte de Mgr Suenens — Ce n'est pas la vérité qui est contestée, ce sont ses déformations, aussi bien dans les attitudes concrètes que dans la règle de vie ou les exposés doctrinaux. Paul VI déclarait le 22 juillet 1966 : « Nous sommes pleinement persuadés qu'évêques et prêtres ne peuvent pas remplir leur mission d'illumination et de salut du monde moderne, s'ils ne sont pas en mesure de présenter, de défendre, d'expliquer les vérités de la foi divine par des concepts et des termes plus compréhensibles pour des esprits formés à la culture philosophique et scientifique moderne ». On voit que le Pape et le Cardinal pensent de même, tout en s'exprimant de manière assez différente.

Vous êtes donc en droit d'attendre de vos prêtres qu'ils ne s'enferment ni dans la timidité, ni dans les lieux communs quand ils vous proposent la vérité, — aussi bien sur le plan dogmatique que sur le plan pratique.

Bien plus, vous êtes responsables de vos pasteurs — Bien souvent leur attitude n'a été que la conséquence de leur isolement affectif et culturel ; et aussi de leur formation. — Ils avaient courageusement renoncé à fonder une famille pour se donner tout entier à Dieu et à l'Eglise — et l'Eglise, l'Eglise concrète, formée par les laïcs de la communauté paroissiale ou autre, a oublié d'être leur famille quand elle n'en a pas fait le point de mire de ses critiques.

En réalité, la responsabilité de la communauté ecclésiale à l'égard de ses prêtres est grande ; elle entre pour une part dans l'actuel désarroi de beaucoup d'hommes et de femmes qui s'étaient consacrés totalement à elle — Ajoutons que le nouveau visage du prêtre ne pourra se dessiner que dans l'Eglise, c'est-à-dire dans un dialogue étroit et exigeant entre prêtres et laïcs... Et j'inclus sous ce vocable toute la hiérarchie.

Parmi les choses contestées, le Cardinal Suenens cite *l'autoritarisme* — et il la présente comme une dégradation de l'autorité. — A ce propos, je voudrais commencer par dire un mot de *l'infaillibilité* dans l'Eglise. Il s'agit d'un charisme, c'est-à-dire d'un don gratuit fait par le Saint-Esprit au chef de l'Eglise et, dans une certaine mesure, à tous ceux qui partagent son autorité. Il ne transforme pas le pape en dépositaire universel et exclusif de la vérité, comme si, grâce à ce don, il devenait capable de trouver en lui la réponse toute faite à tous les problèmes. Mais il lui donne une intuition surnaturelle, une lucidité lui permettant de discerner sans se tromper « ce que l'Esprit dit aux Eglises » (Apoc II.7).

« L'évêque doit favoriser au maximum la liberté de l'Esprit dans le peuple de Dieu... C'est l'homme — lien, qui, après avoir centré l'Eglise locale, la relie à l'Eglise universelle. Seul l'évêque authentifie et arbitre... mais c'est le peuple chrétien qui vit » (22) Ces ligues de J.C. Barreau sont à méditer. — Cette liberté de l'Esprit n'est autre que l'action de l'Esprit-Saint ; elle n'a rien de commun avec le « libre-examen » qui relève d'un autre domaine. — Ce qui frappe, dans l'Histoire de l'Eglise, c'est la place du peuple de Dieu : sa vie, sa prière, sa réflexion représentant l'élément moteur, dynamique ; quant à l'autorité, le charisme d'infaillibilité lui donne de discerner ce qui est déterminant dans cette vie, dans cette prière, dans cette réflexion. — La prière vient en premier : toute la foi s'y reflète — Les premiers conciles ont formulé la vérité de la foi à partir des « symboles » ou confessions baptismales. — Tous les conciles ont été affrontés avec la foi du peuple chrétien ; ceux qui ont voulu réfléchir en marge de celui-ci ont été finalement inefficaces, insignifiants ; ils ont été des échecs, sans toutefois que Dieu les ait abandonnés au moment où ils formulaient leurs conclusions. — Un seul exemple : le 5e Concile du Latran (1512-1517), qui n'a pas su tenir compte de la grande clameur de l'Eglise pour un renouvellement ; quelques mois après sa clôture, un moine, Martin Luther, affichait sur la porte de la Chapelle de Wittenberg les célèbres thèses qui forment l'acte de naissance des protestantismes. En face de cela, voyez quelle importance ont accordée les derniers papes aux enquêtes qui ont précédé les grandes définitions (Immaculée Conception — Assomption) et

surtout le 2e concile du Vatican. Dans une église vivante, la hiérarchie écoute ce que l'Esprit signifie à travers l'expérience vitale du peuple de Dieu.

De nouveau, vous voyez combien il importe pour celui-ci de ne pas laisser ses responsables dans l'isolement. — « Certaines passivités peuvent passer ici-bas pour de l'obéissance, mais certainement pas au ciel », écrivait Mgr Roberts (23). La vraie « contestation » suppose donc un engagement ; il faut avoir le courage d'être présents dans l'Eglise.

Après l'autoritarisme, le *juridisme* et le *légalisme* sont l'objet de la contestation. — Au contraire, la Loi, le Droit, sont infiniment respectables, même si leurs termes gagneraient souvent d'être rajeunis en fonction de situations actuelles.

Au sommet du Sinaï Moïse a fait une extraordinaire expérience mystique de Dieu — : il a compris que celui-ci demandait aux Israélites d'accomplir désormais en signes d'alliance avec lui, ce qu'ils faisaient jusqu'alors en vertu de la « Loi naturelle » ou des coutumes de leurs tribus. Faut-il dès lors s'étonner de les retrouver dans la « Loi de Moïse » ? Mais, elles y ont acquis un sens nouveau qui leur vient des deux premiers commandements. Israël est ainsi le seul peuple de l'antiquité qui ait fondé ses liens avec Dieu sur une conduite morale et non sur les sacrifices (Matt. XII 7; Isaïe I 11-17). Les sacrifices qui ont été tardivement — attribués à Moïse, ont été en réalité établis par David. Mais quand on se met à édifier les termes mêmes de la Loi, on tombe dans une autre forme d'Idolâtrie, on cesse d'être dans ce grand courant de vie éternellement jeune qui a nom « Tradition » :

« A la considérer dans le passé, on prend pour la tradition même les traces qu'elle a laissées, les formes contingentes dans lesquelles elle s'est exprimée. Ainsi la trahit-on pour vouloir y être littéralement fidèle ; on n'en saisit que l'ombre, parce qu'elle est toujours au-delà de l'expression qui l'a momentanément contenue... On est vraiment traditionnel par la fidélité à son être profond... lorsqu'on vit et pense au centre de soi-même, en ce qui échappe aux modes, aux décalques, à l'artificiel, car il y a dans le moi authentique le jaillissement d'une source qui dépasse l'individualité. Ce ne sont pas les obsédés du passé, mais les êtres profonds qui prolongent la Tradition » (24).

Enfin, la *sclérose* est aussi du domaine de ce qui est contesté. La sclérose, qui, face à l'ordre, n'est qu'un désordre établi. Se faire une bonne conscience en tolérant ce qui, au fond, est inadmissible ; en le tolérant et même en lui trouvant une justification. Et il y a de telles choses, même dans l'Eglise. Emmanuel Meunier faisait commencer le mal moral avec « la moralité

mystifiée, qui cherche dans l'observance extérieure un compromis entre les exigences de valeur et les forces prémorales (automatismes de l'instinct ou de l'habitude), ou des masques à l'immoralité ». (25).

Dans un ouvrage qui a eu beaucoup de retentissement chez les « contestataires », Herbert Marcuse contestait que la société occidentale d'aujourd'hui tend à se figer dans l'immobilisme du désordre établi, du matérialisme dépersonnalisant, parce qu'il n'y a plus de forces « contradictoires » pour le contester, ou plutôt ces forces ont fini par perdre leur mordant et à s'accommoder de cela même qu'elles auraient dû dénoncer :

« L'avènement de cette réalité unidimensionnelle (humanité paralysée) ne signifie pas cependant que le matérialisme règne et que les activités spirituelles, métaphysiques et « bohémiennes » soient en voie de disparaître. Au contraire, il y a profusion de « prions ensemble cette semaine », « pourquoi ne pas prouver Dieu ? » d'existentialisme, de jeunes enragés etc... Mais de telles forces de protestation et de transcendance ne contredisent pas le « statu quo » et n'ont pas de caractère négatif (c. à d. contradictoire). Elles constituent plutôt la *part cérémonialle* du comportement pratique, sa négation innocente, et sont aussitôt assimilées par ce « statu quo » comme partie de sa *diète hygiénique »* (26). Texte à méditer !

L'attitude religieuse dénoncée par le Cardinal Suenens est précisément cette attitude amorphe, qui se donne bonne conscience en se réfugiant derrière « ce qui s'est toujours fait » : cette image de Dieu, rassure et ne stimule pas. Une vraie contestation appelle au dépouillement, c'est un appel à vivre plus profondément la première béatitude : « Bienheureux ceux qui ont une âme de pauvre... »

— Que reste-t-il à écrire ?

Ainsi rien ne disparaît des éléments de notre foi. — Ce qui est contesté, c'est l'image. Il faut trouver de nouveaux moyens d'expression, mais dans la ligne d'une fidélité totale à la vérité. En voici un exemple. Quand nous disons : « Notre Père, ou je crois en Dieu, le Père tout-puissant », nous sommes appelés à le faire réellement comme des fils — L'image du Dieu terrible, du « Père fouettard », du vengeur, qui ne laisse rien impuni ressortit à l'infantilisme. Bien sûr, écrites dans une langue populaire, certaines pages scripturaires paraissent favoriser une telle vision. — Mais il ne faut pas confondre leur message profond avec le cadre littéraire dont il s'environne.
Loin d'approuver l'infantilisme, le Christ nous met devant toutes nos responsabliités et son jugement, au lieu de nous atteindre

de l'extérieur (comme dans les tribunaux humains où l'on sanctionne la faute sans rencontrer réellement son auteur), nous rejoint au plus intime de nos propres décisions. Pour s'en assurer, il n'est que de relire Jean III 17-21. Le Christ n'est pas venu pour juger (voir Jean VIII 15) mais pour sauver — Sauver, ce n'est pas maintenir l'homme à l'état infantile, mais amener à être capable de choisir. — « Pour être des enfants devant Dieu. il faut être des adultes devant les hommes » disait le P. Beirnaert — « Qui croit dans le Christ » n'est pas jugé » qui refuse de croire est déjà jugé. — Le critère du jugement, c'est l'attitude face à la Lumière, au Christ Lumière, tel qu'il se manifeste à la conscience de chacun. Celui qui refuse, s'enfonce dans l'obscurité, dans l'isolement, un peu comme des enfants qui boudent. L'enfer est l'isolement, la bouderie éternelle ; il n'est possible que parce que l'homme est vraiment libre, et le créateur réellement respectueux de sa créature — Mais Dieu n'a rien négligé pour empêcher cette catastrophe d'un refus définitif ; il a été jusqu'à donner son fils — L'amour du Père est vraiment inouï. C'est Lui seul qui a le dernier mot : il n'est que d'accepter son véhément appel. — Et c'est pourquoi dans le « Notre Père » nous ajoutons « que ton nom soit sanctifié » : Ton nom — Père — sera vraiment sanctifié si nous sommes fils, si nous avons une attitude réellement filiale — c'est cela que nous te demandons. — *Devenir* enfants est une grâce. Le Christ a dit « si vous ne *devenez* comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Mth. XVIII-3) — Au fond, la contestation nous renvoie « à la notion biblique de Dieu, tellement obscurcie par une philosophie conceptuelle et statique ». (Schellibercke). Ainsi, quand on me demande : « Que reste-t-il à croire aujourd'hui ? » je réponds : *tout* ce que l'Eglise a déclaré être la vérité au nom même du Christ. La foi du vrai croyant doit être dynamique, au lieu de se réfugier dans les règles rassurantes du « tout-fait ». — Cette attitude religieuse passive était déjà dénoncée par Marx et Lénine comme un opium pour le peuple ; et franchement c'était vrai. La vraie contestation dans l'Eglise pense comme eux, mais, au lieu de s'y résigner, elle essaie d'y remédier.

De là des expressions comme « foi sans religion ». « Christianisme sans Dieu », « Dieu est mort », etc. Il est simplement dommage que de telles expressions, si elles expriment bien l'itinéraire intérieur de ceux qui les emploient, trouvent le commun des croyants impréparés à les comprendre.

Et nous en revenons à la *manière de la contestation.* — Je l'ai déjà dit, là où elle ne tient pas assez compte du peuple chrétien, elle écorche ce qui est le plus essentiel : la loi de l'Amour. Saint Paul, le grand apôtre contestataire, a la dessus des pages admirables (voir Rom. XIV 13-23) — On en pourrait trouver d'au-

tres, sous la plume des évêques, après la parution de l'Encyclique « Humanae Vitae » — « Celui qui en théorie ou en pratique, croit pouvoir s'écarter d'un enseignement non infaillible du Magistère de l'Eglise, doit se demander en conscience, objectivement et en esprit critique s'il est prêt à en répondre devant Dieu... En défendant son point de vue, qu'il respecte les lois du dialogue au sein de l'Eglise, et qu'il se garde de toute animosité. Seul celui qui se comporte ainsi ne va pas contre l'autorité bien comprise et le devoir d'obéissance. C'est seulement ainsi qu'il alimente lui aussi, sa pensée et sa perfection chrétienne » (27).

Aussi quand mes réflexions me conduisent à des conclusions qui diffèrent de celles du magistère ordinaire de l'Eglise, je dois en dernier ressort, suivre ma conscience, mais après avoir fait tout ce qui est en mon pouvoir pour l'éclairer.

Un catholique se distingue en effet des thèses protestantes en ce qu'il éclaire sa conscience par la confrontation avec la Parole du Christ lue dans la Bible, mais portée et interprétée par le peuple de Dieu (hiérarchiquement constituée) — dans le grand courant de la tradition.

III. - LE CROYANT DEVANT LA SOUFFRANCE ET LA MORT.

Le « problème » de la souffrance et de la mort, en un mot, le problème du MAL, a toujours été au cœur même de toutes les réflexions humaines ? Bien plus, on peut dire que c'est en cherchant à le résoudre que l'humanité a créé toutes ses valeurs, aussi bien techniques et pratiques que religieuses, spirituelles, philosophiques et artistiques.

Mais est-ce vraiment un « problème » ? Les termes de tout problème proprement dit doivent être à la portée de l'intelligence, ou, du moins, l'intelligence doit pouvoir les découvrir en cherchant.

Et la solution est du même ordre. — Dans le cas de la souffrance, du mal, je préfère parler de *MYSTERE. — « La souffrance n'est pas un problème que l'on résoud par le savoir ; c'est un mystère qui s'illumine du dedans par l'accueil d'un amour »* (28) — Je suis toujours embarrassé quand on me demande une solution au « problème » du mal, car je n'ai aucune « solution » à proposer. — C'est aussi le drame du médecin devant la souffrance humaine : en bien des cas il peut seulement l'alléger — et même ce n'est pas toujours possible.

Le mal, la souffrance, est en réalité un *mystère,* au sens chrétien du terme. Ne limitons pas le mot à la désignation de ce qui est incompréhensible. Mystère et Sacrement, c'est la même

chose dans le vieux langage chrétien : il s'agit d'une réalité qui a valeur de *signe* et qui rejoint la vie jusqu'en ses racines les plus profondes, jusqu'à ce qui lui est de plus essentiel. « La souffrance est une question que Dieu nous pose » me disait un jour un jeune retraitant ; c'est très juste. Mais pourquoi Dieu nous pose-t-il cette question, me direz-vous ? Où veut-il en venir ? Puisqu'il a valeur de signe, le mystère a un sens... Nous le trouverons, dans le cas de la souffrance, « dans l'accueil d'un amour ». Telle est donc la clé du mystère de la souffrance et de la mort.

a. En soi, la souffrance et la mort restent un scandale.

Mais cette clé ne supprime pas le scandale de la souffrance et de la mort. Qu'on en juge par cette énumération de quelques formes de souffrance proposée par le Père Rétif (29) « une vie douloureuse entre toutes » : histoire du genre de celles qu'on rencontre souvent ; de vies sur lesquelles le sort semble s'acharner.

« Une maladie de la peau », qui enveloppe pendant plus de 75 ans une femme d'un silice vivant.

« Des deuils » qui plongent des familles dans d'affreuses solitudes.

« Celles qu'on appelle malencontreusement les vieilles filles » — celles dont on n'a pas voulu.

Il existe des vieux garçons dans le même cas. Et ce n'est pas nécessairement leur faute.

« Les vieillards » — dont on parle avec trop de facilité — et dont si souvent on se débarrasse (combien de vieillards abandonnés chaque année !) Or plus longtemps on vit, plus la vie paraît précieuse, plus sa dégradation est sensible. Pour un vieillard la mort est plus dramatique que pour un enfant ou un adolescent. Un jeune est moins attaché à la vie, mais sa mort impressionne davantage.

Et n'oublions pas les victimes de la guerre, de la faim et de tous les grands fléaux qui hélas ! sévissent toujours ici ou là. Ce n'est donc pas parce que nous sommes chrétiens que la mort et la souffrance cessent d'être un scandale. Le Christ lui-même l'a ressenti, et davantage sans doute que tout le reste de l'humanité. Il ne visait pas notre édification, lorsqu'il criait sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc XV 34). Il a vécu avec une intensité inégalée cet arrachement, cet anéantissement apparent. D'avance, il a ressenti les angoisses de l'agonie et il a supplié Dieu d'écarter de lui ce calice : « Etant en agonie » (agonie signifie : combat, lutte de

cette chair qui ne peut supporter l'échéance), il priait plus fort, et la sueur se mit à couler sur son corps comme des gouttes de sang » (Luc XXII 44) — A sa prière, Dieu répondit en le fortifiant pour accepter de boire le calice jusqu'à la lie. L'épitre aux Hébreux donne de l'événement le commentaire suivant : « C'est lui qui, aux jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et des larmes des implorations et des supplications à celui qui pouvait le délivrer de la mort, et ayant été exaucé en raison de sa piété, apprit tout fils qu'il était, par ses souffrances, ce que c'était que d'obéir ». (Héb. V. 7-8). Ce texte très fort s'achève par ces termes dignes de toute notre attention : « Ayant été rendu parfait (c'est-à-dire, ayant vécu jusqu'au bout son existence d'homme), il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel » (ibid. 9).

Ce sont là des éléments de réponse, mais ils n'ôtent pas le caractère scandaleux de la mort. Quand Jésus vient à Béthanie, après la mort de son ami Lazare, il ne cherche pas de « solution » à ce drame. Interpellé par la sœur du défunt, il s'est seulement mis à pleurer. (Jean XI-35). — Nous, croyants, serions-nous plus forts que Lui ? Et que dire des incroyants ! (30). Bien sûr, au point de vue biologique, la mort est une conséquence logique de la vie — Il n'y a rien à dire à cela, et pourtant, même les plus tranquilles des athées ne parviennent pas à l'accepter au plus profond de leur être.

C'est bien le signe que la biologie, ou les autres sciences naturelles, ne peuvent prétendre apporter toute la lumière sur l'homme. — Pour ce dernier, il n'y a pas que sa mort à lui qui est révoltante, toute de forme de corruption a quelque chose de scandaleux où qu'elle se situe : pourquoi tout se détruit-il ? Le Dieu créateur trouverait-il plaisir à anéantir ? Evidemment, l'homme ressent ceci à partir de son expérience temporelle ; mais, aussi bien, c'est la seule qu'il connaît — et il aura toujours tendance à confondre temps et éternité.

En tous cas, le temps ne cesse de lui échapper ; aussi le scandale de la mort. de la souffrance, reste-t-il entier, même pour le croyant, et les vouloir pour elles-mêmes n'est pas sain. Mais il reste qu'on peut les accepter comme tremplin vers un dépassement, c'est la meilleure manière de répondre à Celui qui nous interpelle à travers elles. Un de mes amis me dédicaçait ainsi un livre sur la souffrance : « La Souffrance, Il (le Christ) ne l'explique pas Il est dedans. »

b. Souffrance et péché.

Si Jésus avait réellement trouvé la mort et la souffrance inacceptable au niveau de l'expérience terrestre, pourquoi n'a-t-il ressuscité que trois morts et guéri si peu de malades ? Est-ce

à cause du manque de foi de ceux qu'il rencontrait ? Non, mais parce que ni ces résurrections ni ces guérisons ne constituent la réponse de Dieu au mystère de la mort et de la souffrance. Ces miracles ont seulement valeur de *signe*. Ils montrent que le Jésus « détient les clés de la mort » (Apocalypse-I 18), et qu'il donnera aux hommes qui croient en Lui de pouvoir la dépasser. (Jean VI 40).

D'autre part, les anciens ont toujours établi un lien très étroit entre la souffrance et le péché ; pour eux, celle-là est le signe de celui-ci (Jean IX 2 - Luc XII 2-4) — Jésus, Lui, vient délivrer les hommes de leurs péchés et par là, il changera le sens de la souffrance et de la mort, qui pourront, par la vertu de la sienne avoir aussi valeur de rédemption (Matt. I 21 ; Jean XV 13). Nous en avons un bon exemple dans l'histoire du paralytique. Saint Marc la décrit avec beaucoup de vie et pittoresque. Mc II 1-12). Le malade est évidemment venu pour être guéri — mais, pour lui, cette guérison signifiait que ses péchés lui sont pardonnés. — Belle image d'une démarche pénitentielle profonde. Mais Jésus retourne complètement les choses, il va directement au but et lui déclare que ses péchés lui sont remis. — Peut-être, à ce moment, une immense paix intérieure a-t-elle envahi le paralytique. Il se passe à Lourdes des choses analogues. Mais la réaction des spectateurs est violente : selon eux, Jésus s'arroge un pouvoir propre à Dieu seul. Alors, pour montrer qu'Il détient de droit ce pouvoir, il opère le geste de guérison, et, dans le cas présent, il en fait le *signe* de la rémission des péchés. — La portée du récit est infiniment plus grande encore : en agissant de la sorte, Jésus se manifeste comme Dieu — ayant une totale maîtrise sur le mal en ses racines les plus profondes. Ce pouvoir sur le péché, il continuera à le manifester par ses disciples (Jean XX 22-23). Pourtant, bien qu'il montre une telle puissance sur la mort, la souffrance, le péché, Jésus ne les explique pas. — quoiqu'il admette en partie ce qu'en pensaient les Israélites (en partie seulement : voyez Jean IX 3). Bien plus, nous venons de le voir il ne les arrache pas radicalement de l'expérience terrestre de l'humanité.

Dans la Bible, il existe cependant plusieurs essais d'explication qui, naturellement, finissent toujours en mystère — (voir l'admirable réponse de Job : Job XLII 1-6). — Retenons la plus célèbre, celle qui figure aux premières pages du livre saint, et qui a toujours fait partie des premiers rudiments du catéchisme — non sans dommage d'ailleurs, à cause du littéralisme avec laquelle on l'enseignait. Créés immortels, Adam et Eve se sont vu interdire l'accès de la « plante » de vie, pour avoir enfreint l'ordre de Dieu, leur défendant de manger le fruit de la connaissance du bien et du mal. — La « plante » de vie constituait une sorte de cure de jouvence et permettait à ceux qui

en prenaient de prolonger indéfiniment leur vie. — Adam et Eve n'étaient donc pas éternels ; ils n'étaient même pas immortels une fois pour toutes ; mais la condition paradisiaque leur permettait de se renouveler sans cesse.

C'est au fond le grand rêve des hommes de tous les temps ; du nôtre également. En rapportant ce récit, la Genèse n'a jamais prétendu raconter les origines de l'homme, mais tente seulement d'expliquer l'histoire tragique existant entre les aspirations humaines, et les échéances auxquelles tous se heurtent ?
Renckens, dans une étude pénétrante sur les origines de l'homme d'après la Bible, montre comment le Paradis terrestre est avant tout un symbole : symbole de la condition privilégiée de l'homme et de sa destinée ; par l'effet d'une attention spéciale de Dieu, Adam était soustrait aux pénibles conséquences de son affinité avec la matière (toutes les formes de corruption). — Aussi, le Paradis ne représente pas un état antérieur, mais il symbolise une situation correspondant à cette condition privilégiée. Dans l'esprit de la Bible il représente plus un but à atteindre qu'une félicité prévue. Ce but n'est pas extrinsèque à l'homme, c'est sa destinée fondamentale ; en être privé, c'est un malheur d'une incalculable portée. Or un obstacle est intervenu, qui semble tout compromettre définitivement : le péché, présenté comme la volonté de s'égaler à Dieu en s'arrogeant le droit de juger, de déterminer le bien et le mal (voir Jean V 22-23). La grande espérance biblique intervient ici en réponse à une promesse divine : Dieu lui-même accordera le pardon des péchés, pourvu que l'homme s'y dispose par la conversion (Actes, II 37-39). Evidemment, l'immortalité deviendra dès lors de nouveau accessible, mais d'une autre manière (Jean XIV 2-6)-(31). On peut dire qu'en projetant dans le passé l'image paradisiaque, la pensée israélite signifie en réalité le futur qu'il faut atteindre ; manière imagée et un peu naïve d'expliquer que l'homme est *fait pour l'éternité,* mais porte en lui un obstacle qui l'empêche d'y parvenir par ses propres moyens. Cela signifie encore que la destination à la vie éternelle n'est pas imposée comme du dehors à la condition humaine, elle lui est intrinsèque, même si, à cause du péché, elle est offerte à l'homme comme un don purement gratuit de la part de Dieu. Une vie humaine condamnée à s'achever définitivement à la mort est donc un non sens aux yeux des écrivains bibliques (voyez : Sagesse II 23-24) : « Dieu a créé l'homme incorruptible — il en a fait une image de sa propre nature ; c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde : ils en feront l'expérience, ceux qui lui appartiennent »—) Faits pour l'éternité, nous ne sommes pas à même d'y atteindre à cause de quelque chose qui est en nous ! La mort, la souffrance, le mal sont le signe de cette anomalie, de ce malheur. C'est pourquoi ils sont *toujours* un scandale.

En parlant « d'Adam » l'écrivain de la Genèse désignait l'homme en général et pas seulement le premier de la série, l'ancêtre, pris indépendamment de ses descendants. Dans sa réflexion Saint Paul reprend l'idée à partir de la solidarité qui lie tous les hommes entre eux. Son raisonnement est celui-ci : un seul a péché, et par lui la mort est entrée dans le monde ; un seul a vaincu la mort, et tous sont appelés à ressusciter en lui (Rom. V 12-20) — La faute de l'un et la victoire de l'autre en font des chefs de file. Là où il établit un lien entre le péché d'Adam et celui de ses descendants le texte de saint Paul est obscur et très difficile à traduire (Rom. V 12). A-t-il voulu dire que tous sont constitués pécheurs *parce que* le premier a péché ? Ou bien faut-il comprendre aussi : de même que le premier a péché, les autres aussi ont péché ; ainsi tous ont été condamnés à mort ? Mais alors comment expliquer la mort des innocents ? Peut-être faut-il en passant souligner la distinction qu'il y a lieu de faire entre coupable et pécheur : le coupable est responsable de sa faute — le pécheur désigne plutôt l'aptitude intrinsèque à pécher quand on est laissé à soi-même. La mort n'atteint pas que les coupables, mais tous les hommes, car tous sont pécheurs (Rom. V 14). Dans la mesure où Saint Paul s'en rapporte à Genèse III, il veut dire qu'en se voyant rejeté de l'accès à la « plante » de vie, le premier homme en a du même coup privé tous ses descendants. Mais sa pensée profonde est toute différente : tous les hommes étant pécheurs, c'est-à-dire capables de pécher, ils ne peuvent accéder à l'éternité que par un don gratuit de Dieu, don conféré par le Christ à tous ceux qui l'acceptent.

c. Un grand texte Conciliaire.

Le Concile Vatican II est revenu à plusieurs reprises sur ce sujet. Mais, pour moi, le texte le plus éclairant est celui de « Gaudium et Spes » n° 10. Sans faire un commentaire suivi de ce passage, je voudrais le lire avec vous.

— « En vérité, les déséquilibres qui travaillent le monde moderne sont liés à un déséquilibre *plus fondamental,* qui prend racine *dans le cœur même* de l'homme... D'une part, comme *créature,* il fait l'expérience de ses multiples limites ; d'autre part, il se sent illimité dans ses désirs et appelé à une vie supérieure. »

C'est tout le déchirement, l'écartellement fondamental de l'homme qui est exprimé en ces quelques lignes :

L'homme est une *créature* — par définition, une créature est limitée, parce que... créée !

Dieu ne « peut » pas plus créer une créature illimitée que dessiner un cercle carré !

Mais l'homme est une créature *personnelle.* Dieu l'a voulu pour se susciter, en dehors de lui, un interlocuteur et un ami. Mais pour devenir un interlocuteur *valable, l'homme* doit être une personne *libre ;* par contre cette liberté est elle-même assujettie aux limites propres à la créature, tout en étant appelée à dépasser ses limites. Ainsi s'explique la vie temporelle, qui est avant tout une « épreuve » (au sens étymologique du terme) ; elle permet à l'homme de faire ses preuves, mais elle n'est pas ouverte de soi sur l'éternité ; — alors que le dialogue avec Dieu n'atteint tout son réalisme toute sa portée que dans le cadre éternel (I Jean. III. 1-2).

« Sollicité de tant de façons, il est sans cesse contraint de *choisir* et de *renoncer.* Pire : faible et pécheur, il accomplit souvent ce qu'il ne veut pas et n'accomplit point ce qu'il voudrait (Rom. VII 14 suiv.) »

En conséquence, l'homme est acculé à choisir — Et refuser de choisir, c'est encore choisir (c'est tout le drame d'André Gide) — Ici, le Concile présente le péché comme l'aspect le plus tragique de la créature humaine. — Il poursuit en ajoutant qu'au niveau communautaire ou social, le drame des individus ne fait que s'amplifier. Vient ensuite une énumération de toutes les solutions proposées — La première, qui n'en est pas une, élude la question en se réfugiant dans le bien-être, à moins que, à l'opposé, la misère ne soit telle qu'elle empêche d'y être sensibilisé. Vient ensuite la solution des systèmes philosophiques, ou même théologiques, puis la réponse marxiste qui retourne à l'idée archaïque, d'un paradis terrestre, l'existentialisme athée, fondée sur l'absurde et déclarant la question dépourvue de sens. — Celle-ci pourtant demeure : « Néanmoins le nombre croît de ceux qui, face à l'évolution présente du monde, se posent les questions les plus fondamentales ou les perçoivent avec une acuité nouvelle. Qu'est-ce que l'homme ? Que signifient la souffrance, le mal, la mort, qui subsistent malgré tant de progrès ? A quoi bon ces victoires payées d'un si grand prix ? Que peut apporter l'homme à la société ? Que peut-il en attendre ? Qu'adviendra-t-il après cette vie ? »

Là-dessus, le Concile apporte la réponse de l'Eglise, déconcertante, dont les termes appellent une longue réflexion, voire, la prière.

« L'Eglise, quant à elle, croit que le Christ, mort et ressuscité pour tous, offre à l'homme, par son Esprit, lumières et forces pour lui permettre de répondre à sa très haute vocation... Elle croit que la clé, le centre et la fin de toute histoire humaine se trouve en son Seigneur et Maître. »

N'affirmons donc pas que Dieu est la *cause* du mal. Dieu a créé l'homme pour ce bonheur sans limite qui est la participation à son éternel dialogue — Il l'a créé libre, sans quoi ce dialogue n'eut pas été possible. Le prix de cette liberté, c'est la souffrance, c'est la mort — c'est en un mot la vie dans le temps. Avouons que malgré ses lacunes énormes, cette vie temporelle vaut la peine d'être vécue ! Donc, bien que tout ce qui arrive, se déroule en dépendance de Lui, Dieu n'est pas la cause du mal. Il respecte seulement la condition de sa créature, et le jeu des causes créées. D'ailleurs, s'il en était autrement, si Dieu intervenait sans cesse dans nos affaires, comme de l'extérieur, la vie ne serait plus possible : on ne pourrait rien faire sans se heurter à l'arbitraire divin — Par contre, dans la situation actuelle, nous pouvons collaborer à la construction du monde, dans la liberté des moyens dont nous disposons. Parmi les formes les plus nobles de cette collaboration, se trouve la profession de ceux qui tentent, par tous les moyens, de soulager la souffrance humaine ; en dernier ressort, ils favorisent aussi la liberté de l'esprit et rendent ceux qui bénéficient de leurs soins plus capables de répondre à leur vocation d'hommes.

Ainsi, dans le Christ nous sommes à même de dépasser nos limites de créature ; mais il nous est demandé d'être ouverts à cette grâce et de tout faire pour nous entr'aider sur ce plan — d'autant plus que, la vie éternelle se situe au niveau d'un amour de Dieu qui est aussi un amour mutuel poussé au maximum (Jean XIII 34-35 ; XVII 21-23).

CONCLUSION

Pour conclure cet exposé — et en même temps les deux qui ont précédé, je vous propose de relire deux témoignages impressionnants, qui ont jailli du fond des souffrances les plus pathétiques. Le premier est de la plume de France Pastrorelli ; toute jeune, cette femme a été terrassée par un mal implacable qui l'a maintenue entre la vie et la mort pendant une trentaine d'années. Soutenue par sa foi et l'admirable attention des siens, elle est devenue à son tour un foyer de rayonnement qui a mis dans d'innombrables cœurs un surcroit d'espérance. Consciente de sa responsabilité à l'égard d'une vie, même diminuée elle écrit :

« Ce qui transfigure nos pauvres vies humaines, c'est ce que nous créons nous-mêmes, selon notre pouvoir, si humble soit-il. Comme les liquides prennent la forme des vases qui les contiennent, les égoïsmes prennent la forme des vies qu'ils remplissent. Je crois que l'égoïsme ne diminue effectivement dans un être, que le jour où cet être a compris, à la lumière de l'amour, que toute vie est une responsabilité.

» Lorsqu'une âme s'éclaire, lorsqu'elle tâche de se purifier de l'amour qui prend pour s'élever à l'amour qui donne, il est inmanquable qu'elle rencontre Dieu » (32).

Cet itinéraire admirable qu'elle décrit, elle l'a vécu, et elle est devenue missionnaire tout en étant clouée sur son lit. Quand l'assistance du médecin aide le malade à s'élever à un tel niveau il est, lui aussi missionnaire ; le Christ agit par lui (Matth. XI 2-6). Pour définir sa mission, Jésus s'est d'ailleurs comparé au médecin (Marc II 17, voir Jean 8-10).

L'autre témoignage est celui d'une femme très généreuse, mais qui n'a pas connu cette lumière. Elle est comme murée dans sa solitude, le mystère de la mort lui étant resté absolument hermétique. Il s'agit des longues méditations écrites par Anne Philippe après la mort de son mari :

J'apprenais la solitude, sans merci et sans conflit, une surface polie et lisse qui part de vous et s'étend jusqu'à l'horizon ; le regard ni la pensée ne peuvent rien embrasser qui ne soit elle. Je ne savais que faire de mes journées, ni où fixer mon esprit. J'étais écrasée par toi, tu étais collé à mon visage, tu m'étouffais, toutes mes visions étaient liées à ta maladie. Je voulais retrouver ce qu'avait été notre vie et j'étais aveuglée par ta mort. (33)

En lisant ces lignes nous comprenons mieux l'impérieux devoir que le Christ nous fait d'être apôtres pour apporter aux hommes la lumière de l'espérance (34).

« En sorte que je le connaisse, lui et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances, me rendant conforme à lui en sa mort, dans l'espoir de parvenir aussi à la résurrection d'entre les morts. » (Phil. III 10-11).

NOTES

1. Encyclique « Sacerdotalis coelibatus » nº 49.
2. Constitution « Lumen Gentium » nº 16. « Quant à ceux qui n'ont pas encore reçu l'Evangile, sous des formes diverses, eux aussi sont ordonnés au peuple de Dieu.
3. « Lumen Gentium », nº 16.
4. Cp. J. Ch. BARREAU, La Reconnaissance. - 1968.
5. Jean ROSTAND « Ce que je crois », p. 75.
6. Au cours d'une interview Jean Rostand disait : J'ai beaucoup de respect pour ceux qui croient — plus que du respect, quelquefois même un peu d'envie, parce que cela signifie beaucoup de problèmes... Pour moi, il n'y a pas d'âme ; il y a la conscience qui vient du cerveau. Avec la mort, tout disparaît, ce qui est en effet très triste. Je comprends que les gens croient. » (Promesses nº 35, p. 19)
7. « Lumen Gentium » raisonne de façon analogue à la fin du nº 16 déjà cité.
8. Décret « Apostolicam actuositatem », nº 2.
9. Cardinal SUHARD : « Le sens de Dieu ».

10. Saint Marc rapporte un cas analogue : IX 14-27.
11. Croire, sans complément, signifie habituellement *croire en J. C.*
12. Voyez Mc. III 14 ; Luc 1-2 ; Actes III 2.
13. J. J. LATOUR « L'idée de Dieu est-elle périmée ? — dans « Recherches et débats », nº 47 (1964) p. 212.
14. Ignace LEPP « Psychanalyse et l'athéisme moderne » - 1965, p. 160.
15. Jean LACROIX. « Sens de l'Athéisme moderne » 1968, p. 11. 18. 24.
16. Voir note 6.
17. Ceci transparaît sous la plume d'écrivains athées, tels Lénine, Sartre, Claude Lévy-Strauss, etc.
18. Voir Jean XV. 22, 24.
19. Les autres évangélistes ne parlent pas autrement, bien que leur langage soit moins systématique : cp. Mc VI 5-6, VIII 11-12 IX 23.
20. J. BLINZLER « Le procès de Jésus » 1962, p. 414-416.
21. Informations catholiques internationales du 15 mai 1969, p. XV.
22. J. Cl. BARREAU « La foi d'un païen », 1967, up. 83.
23. ROBERTS « Réflexion sur l'exercice de l'autorité » 1956, p. 23.
24. de MONCHEUIL, « Problèmes de vie spirituelle » p. 206-207.
25. E. MOUNIER « Le Personnalisme », p. 94.
26. H. MARCUSE, « L'homme unidimensionnel » ch. 1, § 1.
27. « Documentation catholique », nº 1525, col. 1694 et st.
28. BABIN, « Les jeunes et la foi » 1960, p. 260. J'ai un peu modifié le texte.
29. L. RETIF « La souffrance, pourquoi ? » 1966.
30. Voir plus haut notes 6 et 7.
31. RENCKENS, « La Bible et les origines du monde » p. 98, 110, 110, 119, 134...
32. Fr. PASTORELLI « Servitude et grandeur de la maladie » 1933-1960, p. 90, 165, 176, 96.
33. A. PHILIPPE. « Le temps d'un soupir »... p. 109.
34. A ce propos, le rapprochement fait par le Christ entre l'image de l'apôtre et celle du médecin est trop saisissante pour n'être pas signalée : Mathieu X 1, 7 — Luc à 8-9 — Marc XVI 15-18 — La guérison des malades est même proposée comme un *signe* de la venue du Royaume de Dieu : Matthieu XI 4-6. Aussi, peu de professions ont plus d'affinité avec l'apostolat, que la médecine — tout dépend de la manière dont elle est exercée.